



On ne naît pas sans-papiers. On le devient.

Je ne sais d'ailleurs pas précisément quand j'ai officiellement rejoint cette grande famille des parias dûment homologués. Je suis né et j'ai grandi dans un pays où les miens n'étaient pas acceptés. En sortant de l'enfance, j'ai compris que mon vrai pays n'existait plus, qu'il n'était qu'un souvenir du passé. Quelque temps plus tard, ma famille est venue se réfugier ici. Nous avons attendu des mois et des mois la réponse à notre demande pour bénéficier du statut de réfugiés. Au début, mes parents pensaient qu'au pays des droits de l'homme, ce n'était qu'une formalité ; les semaines se sont succédé sans résultat. Un jour, ils ont fini par accepter que notre sort était scellé. Tellement scellé qu'ils ont décidé de se cacher avant de finir par se faire rafler.

Entre-temps, il y avait eu les deux années où m'avait été reconnu le droit de préparer mon bac pro. J'avais échoué dans ce lycée professionnel, résolu à attendre heure après heure que le temps s'écoule. Je ne m'imaginais pas du tout découvrir dans cet internat de Seine-et-Marne le goût de la vie. Et pourtant. C'est là que j'ai passé des mois passionnants à fabriquer un petit robot agricole et à me laisser apprivoiser dans un atelier d'écriture. À me construire. C'est là que je me suis pris à espérer en un avenir meilleur pour moi. À espérer, jusqu'à la rafle qui m'a précipité dans les griffes d'Otto.





## Autopsie d'un sans-papiers

On ne naît pas avec l'envie d'écrire. Elle survient un jour.

Les circonstances peuvent nous empêcher de nous lancer tout de suite : il m'aura fallu trois ans pour passer à l'acte. Trois ans et le remue-ménage de Samira. Mais c'est surtout à Madame Lepouliguen, ma prof de français, et à son drôle de chignon, que je voudrais dédier les pages qui suivent : c'est l'atelier qu'elle animait dans mon lycée qui m'a donné l'envie et les moyens d'écrire cette autopsie, la mienne : Sirwan, ni saint, ni salaud, simple sans-papiers de vingt-deux ans.





# Acte 1 : Agression

17 et 18 avril







## Acte 1 : Agression

### Dix-sept avril : morsure

#### 6h15

Les nuages lacrymogènes s'évanouissent déjà. Sur la dalle en contrebas, les lampadaires au sodium jaunissent les derniers filaments de gaz.

La raffle se termine. La brigade a fini de nettoyer la tour la plus éloignée de la voie rapide. Reste à embarquer le butin. Par trois, les gardes mobiles débouchent au trot de la cage d'escalier. Chaque trio évacue un sans-papiers. Tirées à bout de bras par les mains et les chevilles, certaines de leurs proies sont transportées à plat ventre, d'autres sur le dos. Beaucoup s'épuisent à se tortiller. La file des capturés s'allonge au fur et à mesure, s'enroulant autour de deux autocars gris. Ils sont maintenant une bonne trentaine, menottés, tenus en respect par une dizaine d'hommes agitant ostensiblement des pistolets électriques. Un peu à l'écart, une silhouette se tord de douleur, sans doute électrocutée par les RGIGN à qui elle essayait de tenir tête.

« Allez, tu en as assez vu », crie Otto en m'arrachant des mains les jumelles qu'il m'avait tendues dès notre arrivée au sommet de cette côte. « Monte vite dans la bagnole, mon gars, qu'on aille décharger les citernes. Il va faire jour et il ne faut pas faire attendre Samira. »





## Autopsie d'un sans-papiers

Je retourne me glisser sous ma couverture entre les rangées de sièges de la Logan. Pour me faire voir ce spectacle, mon protecteur s'est garé en haut de la grande rue qui dévale du plateau vers l'étang de Viry. De là, à l'œil nu, on distingue à peine les véhicules de police et les autocars des raflés qui quittent la cité des Aulnes, de l'autre côté du complexe sportif des étangs. Sans les jumelles prévues par Otto, je n'aurais rien vu.

### 6h30

Un quart d'heure plus tard, nous sommes de retour à l'abri où je vis reclus au service d'Otto depuis trois ans. Dissimulé à l'arrière de la voiture, je suis, comme à chaque fois, dans l'incapacité de reconstituer le chemin emprunté par mon protecteur pour rentrer à la nasse ; cependant, j'ai très nettement senti l'odeur âcre des lacrymogènes s'immiscer sous la couverture. Il n'en fallait pas plus pour réveiller ma migraine chronique. Otto a sciemment traversé la zone de la rafle dès le départ des flics. Pour me maintenir sous sa dépendance, rien de mieux que de me remettre face à la violence d'une rafle et à l'âpreté des gazages.

Sitôt la voiture rangée dans le box, j'entends Otto sortir et rabattre précipitamment le volet à bascule qui nous soustrait à la vue du monde extérieur. Je me libère de ma couverture et descends, accroupi, par la porte arrière droite. Dehors, le jour pointe. En deux temps trois mouvements, nous sortons quatre gros bidons et deux jerrycans par le hayon du break. Il faudra ensuite à peine quelques secondes à Otto pour entrouvrir à nouveau le volet du box et se faufiler pour disparaître sur la dalle en me lançant « Appelle ta chérie et Bono, qu'ils viennent t'aider à descendre ce bazar ». Depuis qu'il a compris ce qui se passe entre Samira et moi, Otto ne peut s'empêcher de me provoquer, comme si être amoureux constituait le summum du sacrilège pour un Kurde enfermé dans une cave et une Ivoirienne sanspaps.





## Acte 1 : Agression

### 6h45

Le rangement n'a pas trop mal débuté malgré mon mal de tête. Sam a tout de même commencé à me faire la gueule parce que je l'avais réveillée sans l'embrasser. On a pas mal palabré et elle a fini par accepter mes excuses. Ensuite elle a reconnu qu'elle exagérait : si elle était furieuse, c'est parce qu'elle espérait pouvoir parler avec Otto d'un truc important et que ce salaud s'était évanoui sans lui adresser la parole. J'ai essayé d'en savoir plus, mais elle est restée muette comme une carpe. J'ai juste cru deviner qu'il s'agissait d'une livraison sur laquelle elle comptait beaucoup. Peut-être une histoire de tissus qu'Otto devait lui donner sachant sa coquetterie et sa passion de la couture ? À vrai dire, elle a l'air bien trop dépitée pour qu'il ne s'agisse que d'un cadeau en retard.

Elle ne m'en a pas dit plus, mais s'est confondue en excuses d'avoir boudé. Ensuite, elle m'a aidé à tout descendre ; la totalité du matériel a été rangée en trois allers et retours. Elle s'était roulée dans un boubou jaune vif, juste tenu par une large ceinture rose. En deux minutes, elle s'était métamorphosée en couverture de magazine. Avec ces deux chiffons, elle illuminait la nasse. Sautillant en tout sens, la vieille Bono nous encourageait avec son sourire habituel. Dès qu'il y a un peu d'agitation, elle se réveille et se croit retournée en enfance. Cette authentique chimpanzée est presque aussi prévisible qu'un robot. Comme chaque fois que Sam a les deux bras occupés, elle en a profité pour lui monter sur le dos et l'embrasser dans le cou. Tout allait encore bien.

Le drame est arrivé quelques minutes plus tard. C'est là que tout a basculé. Pourtant, d'abord, j'ai pensé que Samira l'avait échappé belle.

Avec l'aide de Bono, nous étions affairés à empiler notre arrivage sous l'échelle quand Attila lui a sauté dessus. Depuis mon retour, il était vauté, collé au radiateur à huile qui chauffe notre cave ;





## Autopsie d'un sans-papiers

tout à coup, il a cessé de ronfler et s'est jeté sur la jambe de Sam. Quand j'ai vu la mâchoire agripper son mollet, j'ai bondi pour attraper une barre de fer. C'est un réflexe. Je sais que c'est la seule solution pour arrêter ce genre de molosse de quarante kilos : leur enfoncer n'importe quoi d'assez solide dans la gueule pour faire levier. Glisser la barre entre les dents d'acier et s'arc-bouter pour bloquer le cisaillement avant que les molaires n'écrasent l'os et ne le pulvérisent en mille morceaux.

Mon geste a sauvé le tibia de Samira. Par chance, j'ai eu le temps de reprendre le contrôle d'Attila avant que les deux autres chiens ne bougent et on a évité le carnage. J'ai fini de le neutraliser avec la méthode habituelle du sac noir en kevlar autour de la tête. C'est imparable : très vite l'oreille interne s'affole et les chiens perdent le contrôle, toute la technique résidant dans le tour de main pour envelopper le museau et la totalité de la tête sans se faire happer par les mâchoires.

Attila avait sans doute détecté un relent de lacrymogène, restant de la rafle qu'Otto m'avait fait observer ce matin. Un peu de gaz a pu s'infiltrer dans la nasse quand nous avons transbordé les citernes et les bidons.

En tout cas, Samira est salement amochée. Pas de fracture, grâce à ma barre de fer, mais de grosses déchirures. À moitié inconsciente, elle parvient à s'asseoir sur le bord du matelas. Sa jambe saigne beaucoup. J'improvise un garrot avec un câble d'ordinateur et me précipite à l'autre bout de la nasse, pour aller fouiller dans mon capharnaüm. D'un des caissons qui supportent mon établi, j'extrais un carton contenant des reliques de l'époque où le Dr Otto exerçait encore. Pour le sortir, je fais tomber la vieille pile de magazines d'astronomie qui m'aident à m'évader. En fouillant dans la lumière scintillante du tube fluorescent, je mets la main sur un grand flacon d'antiseptique vétérinaire et des ampoules d'Acupan. En deux enjambées, suivi par une Bono hystérique qui ne me lâche plus d'une semelle, je







## Acte 1 : Agression

suis de retour au chevet de la blessée. Après l'avoir embrassée sur le front, j'entreprends de désinfecter tant bien que mal sa plaie. Voyant qu'elle se retient pour ne pas crier, je n'ose insister. Pour la calmer, je lui donne un sucre mouillé d'Acupan, une recette qu'Otto utilise dans les grandes occasions. Bientôt, elle s'effondre, assommée par ce substitut de morphine.

Je reste planté là, un temps infini, sur le bord du matelas, à regarder Sam enrubannée de jaune et rose, lui caressant, presque machinalement, l'avant-bras. Le pire semble évité, mais je n'ai endigué que la douleur et l'hémorragie. Pourvu qu'Otto repasse dans les heures qui suivent. Une telle blessure ne guérira pas toute seule.

Bono en a profité pour escalader l'armoire et se faufiler dehors par la fissure béante qui s'enfonce sous le plafond, derrière les rayonnages occupant le mur sous l'échelle. Une fois dans le vide sanitaire, elle a dû filer par la rigole qui rejoint la saignée de l'autoroute. Elle aime trop Sam pour la laisser tomber. Qu'a-t-elle bien pu aller faire dehors ? Peut-être simplement crier son angoisse.

La chimpanzée se sert souvent de cette issue pour sortir se changer les idées. Il faut dire que notre univers n'est pas particulièrement spacieux, surtout pour qui y vit à huis clos depuis trois ans. Certes, la nasse mesure bien six mètres sur quatre au sol, sans compter la fosse qui sert de débarras, mais avec tout ce qu'Otto et moi y avons entassé, il ne reste pas beaucoup d'espace de circulation. Entre le grand sommier-matelas installé perpendiculairement au milieu, mon coin atelier avec son établi à côté du bac double en inox si grand qu'il sert autant de douche que d'évier et tous les rayonnages de stockage qui courent sur les autres murs, il est difficile de ne pas se marcher dessus, surtout quand nous sommes réveillés tous les six. Trois molosses, une chimpanzée et deux sanspaps en brassent de l'air. Sans parler des brefs moments où Otto nous fait l'honneur de sa présence dans notre





## Autopsie d'un sans-papiers

trou. Heureusement, le plafond n'est pas trop bas et j'ai réussi à installer un éclairage suffisant pour que l'on puisse encore se sentir vivants. Heureusement aussi que j'ai pu trouver de la peinture phosphorescente pour décorer mon univers. Heureusement surtout qu'il y a la passion de Samira pour les couleurs vives.

### 20h20

D'après mes calculs, la lune est en train de se lever. Là-haut, la boule orange tachetée doit s'extraire d'entre les immeubles. Ici, sous terre, Samira a dormi toute la journée, assommée par le calmant. Maintenant elle gémit sur le matelas. Otto ne s'est pas montré et je n'en mène pas large.

Rien à faire pour jeter un œil à sa blessure : Sam replie la couette sur ses jambes et la coince entre ses genoux et ses bras croisés. Elle veut s'en occuper elle-même avec un kleenex imbibé d'antiseptique. Elle grimace en tamponnant la plaie que je finis par entrevoir : j'aperçois une succession de déchirures en pointillés. J'ai le sentiment que des points de suture ne seraient pas bien utiles, mais Sam ne me laisse pas le loisir d'approfondir la question. La myriade d'impacts que j'ai entrevue m'a juste fait penser à une rafale de mitrailleuse. Tout son mollet semble rouge et gonflé. La pauvre se retourne et se recroqueville en fœtus. Je vois bien qu'elle souffre. Je tente tant bien que mal de l'embrasser sur la tempe gauche. Elle m'évite et mes lèvres parviennent juste à effleurer son front ; elle est en nage. Tout ce que je peux faire en attendant qu'Otto s'en occupe enfin, c'est lui redonner une double dose d'Acupan et deux comprimés de doliprane à tout hasard, pour la fièvre.

J'essaye de la faire manger. Au choix, raviolis ou thon à l'huile. Le mois dernier, Otto nous en a fourni une demi-palette de chaque, sans doute empruntées à une banque alimentaire. Malgré mes efforts, Sam n'absorbe qu'un grand verre d'eau et ses médicaments. Quant à moi, je vais aller me faire dormir en sniffant une petite bouffée d'éther.





## Acte 1 : Agression

Sam, c'est mon rayon de soleil. Elle n'a pas encore vingt ans, se dit ivoirienne, mais dès que j'essaye de la faire parler de son pays, je me rends compte qu'elle invente son passé au fur et à mesure qu'elle le raconte. Tout est oublié, balayé, comme si son existence lui en avait fait perdre tout souvenir. Cela ne m'empêche en rien d'être devenu fou d'elle. Je ne saurais dire d'où elle vient, mais je sais que chaque minute avec elle illumine ma vie. Ses robes et ses coiffes colorent la nasse. Le goût de sa peau habite mes nuits. Son passé est sans doute aussi noir que ses tenues sont bariolées ; les reflets dans ses yeux sont aussi séduisants que son enfance a dû être terrible. Si je perdais aujourd'hui son rire, je perdrais tout goût à l'existence. Au lieu de n'être qu'un sans-papiers que tout piétine, grâce à Sam, il m'arrive de me sentir un surfeur des nuages. Samira, je ne sais pas d'où viennent tes montagnes, mais je les escalade ; je ne sais qui nourrit tes fleuves, mais je m'y noie.

Moi, aujourd'hui, je ne vis que grâce à Sam ; je l'aime plus que tout, même mes étoiles. Elle, elle ne survit que pour son rêve : devenir couturière. Elle m'a dit un jour qu'assembler les tissus est la seule façon de colorer la vie : on ne peut pas changer l'ordre du monde et rendre les gens moins malheureux, on peut malgré tout les habiller d'espoir. Ses yeux éclatent de malice quand elle l'affirme. Trois ou quatre bouts de tissus colorés suffisent à faire son bonheur et Otto le sait très bien. Ses affaires de couture sont rangées dans deux cartons stockés sur l'étagère sous l'échelle de meunier. Souvent, au milieu de la nuit, elle se lève pour aller jouer avec ses tissus et même quelquefois donner corps à des boubous multicolores. Elle a un tel talent ! On en oublierait qu'il lui manque trois doigts à la main droite et le majeur de la main gauche. Elle ne m'a jamais dit comment elle avait été estropiée : elle préfère parler de chapeaux, de robes et de boubous. Et ses phalanges en moins ne l'ont pas empêchée de me coudre ce si beau Saturne en camaïeu de jaunes sur mon tee-shirt.





## Autopsie d'un sans-papiers

Même si nous avons échoué ensemble sous le contrôle d'un fou qui se prend pour un juste protégeant des juifs pendant la guerre, nos enfances ont dû être totalement différentes. Moi, j'ai été élevé dans une vraie famille, préparé par mon oncle Bakhtiar à appartenir un jour à la future élite de la République du Kurdistan. Sam, elle, a dû vivre un tel enfer qu'il n'en reste pas la moindre trace. Pour ma part, je ne mettrais pour rien au monde le nez en dehors de la nasse, sauf sur l'ordre exprès d'Otto et sous sa surveillance. Sam, au contraire, n'hésite pas à sortir pour des virées de plusieurs heures, voire quelquefois d'un jour ou deux.

### 22h20

Maintenant la lune doit être haute dans le ciel. Un jour, j'oserai sortir pour la retrouver et m'y promener avec les jumelles d'Otto. Un jour, dans une autre vie, j'aurai le droit d'y envoyer mes robots. Un jour, nous partirons là-haut, bien plus loin que les nuages, avec Samira. On slomera sur la mer de la Tranquillité et de la journée d'aujourd'hui, il ne restera qu'une simple cicatrice au mollet. Chaque fois que nous ferons l'amour, je la lui caresserai. Si Dieu lui prête vie.





## Acte 1 : Agression

### Aube du dix-huit avril : aux abois

#### 5h30

Au petit matin, je suis réveillé par l'énervement des chiens parqués derrière le village rom : une trentaine de caravanes, habitées par près de deux cents personnes, installées près des usines de recyclage de métaux qui leur permettent de survivre. Quelques semaines vécues avec eux avant de rencontrer Otto, il y a trois ans, m'ont appris qu'ils savent tout recycler, particulièrement ce qui n'est pas officiellement recyclable, du goudron d'autoroute au ballast de TGV. Leur campement est à cinq cents mètres de ma cave, là-haut dans le vrai monde. Malgré la distance, on entend distinctement leurs cinq molosses : ils grognent comme avant un combat.

Des symptômes annonciateurs d'une nouvelle rafle liée à celle qu'Otto m'a fait observer hier ? Peu probable, car selon mon protecteur, les RGIGN ne descendent jamais dans des zones voisines à moins de trois ou quatre jours d'intervalle. En tout cas, ici, Attila et ses deux frères, qui dorment entassés les uns sur les autres près de mon matelas, s'abstiennent de réagir : ils doivent considérer que ces grognements sont trop lointains.

Les derniers effets de mon shoot somnifère à l'éther se dissipent, faisant place à un relent de migraine. J'émerge. Je suis à l'extrême bord du matelas. Je me retourne pour ne pas tomber.





## Autopsie d'un sans-papiers

Samira ? J'étends précautionneusement mon bras et entreprends d'explorer le lit à tâtons. Je suis seul. Elle n'est plus dans le lit. Mon cœur explose. J'allume la lumière crue du néon : ne reste à côté de moi que la couette tachée de sueur et de sang. Roulée en boule, elle pue le désinfectant.

Me voilà debout, hébété. Je cherche partout, manquant de déclencher une nouvelle crise des molosses que je sors trop vite de leur torpeur. Ma compagne n'est ni du côté du grand bac en inox, ni dans la zone de stockage, ni même dans la fosse où s'entassent les rebuts. Elle a bel et bien disparu. Le battement de mes artères se répercute dans mon crâne jusqu'à la limite du supportable. Malgré ses mains estropiées, Sam est plus qu'agile ; mais, avec son mollet en pièces et sa fièvre, je ne vois pas comment elle a pu sortir de la nasse, surtout sous l'effet de l'Acupan : l'issue du fond empruntée par Bono est trop acrobatique : elle est déjà à peine accessible pour une chimpanzée d'un mètre de haut. Quant à l'échelle de meunier qui sort dans le box où Otto gare sa voiture, le chemin paraît bien peu praticable sans ses deux jambes. Pourtant, je dois me rendre à l'évidence, Samira a quitté la nasse.

Je finis par découvrir qu'elle a pris son grand burnous marron. Elle a aussi laissé des marques de sang sur l'échelle. Je m'affale sur le matelas et prends mon front dans mes mains, désespéré : impossible d'ignorer la fièvre de Samira et sa plaie, en train de s'infecter. Impossible aussi d'aller la chercher à l'aveuglette dans le monde réel. Impossible de réfléchir avec la tête dans cet état. En me pétrissant la racine des cheveux, comme Sam m'a appris à faire, j'arrive à reprendre un infime contrôle sur la douleur. C'est le premier pas. Si elle commence à diminuer, j'aurais peut-être assez de volonté pour aller me chercher une compresse d'eau froide et me la passer dans le cou. Un moyen d'éviter un autre shoot à l'éther et ses séquelles au réveil.





## Acte 1 : Agression

### 6h15

Là-bas, du côté des Roms, la situation ne se calme pas. Trois quarts d'heure de grognements et d'aboiements ininterrompus, voilà qui risque de donner envie à la police d'aller faire un tour parmi les caravanes. J'en connais qui diraient que c'est la pleine lune qui provoque cette agitation. À ce train-là, Otto va bientôt devoir m'envoyer faire du service après vente : une fois, dans une telle situation, les chiens ont commencé à se manger entre eux. J'ai mis dix minutes à les séparer et le résultat n'était pas beau à voir. Trois survivants sur six ; les autres sont partis directement à l'équarrissage. Ces bêtes, elles sont faites pour se battre à mort. Pour elles, arracher une jambe ou une oreille, rien de plus simple !

S'il s'agissait d'une raffe, on aurait déjà entendu les autocars ; l'excitation a une autre cause. Les chiens du village ont dû repérer un rôdeur ou un molosse errant, comme Gladiator, le monstre surnommé la bête du Gévaudan : il écume le quartier la nuit, s'énerve après tout ce qui bouge. Un sursaut de clairvoyance l'emporte sur la migraine : ils réagissent à la sortie de Samira. L'Ivoirienne n'est sûrement pas bien loin et, vu la finesse de leur système olfactif, les klebs doivent percevoir à quel point elle est vulnérable. Heureusement qu'ils sont bien attachés et que Sam ne prendra jamais, même en plein délire, le risque de s'en approcher.

Bono doit aussi errer par là. Mais s'ils n'avaient détecté que la chimpanzée toute seule, les molosses ne s'énerveraient pas autant. Ils la connaissent trop bien, elle qui sort souvent les voir par la fissure du mur du fond. À force de les taquiner, cette vieille farceuse n'arrive plus qu'à déclencher des parades préliminaires ou des escarmouches, et encore, péniblement, plutôt de l'indifférence, voire de la lassitude. De toute façon, empathique comme elle est, la chimpanzée doit plutôt jouer les anges gardiens de Samira et chercher à la reconduire au bercail. Sa présence auprès de l'Ivoirienne est la seule chose





## Autopsie d'un sans-papiers

qui me rassure. Bono fera tout pour la protéger. Pourvu qu'elle réussisse à la faire revenir ici avant qu'il ne lui arrive quelque chose d'encore plus grave.

### 6h30

Le concert de grognements s'est atténué. Aucun doute maintenant : c'est la sortie de Samira qui les a énervés. Comment et pourquoi l'Ivoirienne a-t-elle pu s'aventurer dehors dans son état ? Par peur d'Attila ou parce que la fièvre et l'Acupan l'ont fait délirer et l'ont poussé à croire une évasion possible vers un monde meilleur ? Serait-ce en lien avec ce qu'Otto devait lui dire et qui l'énervait tant ? Si c'est le cas, il ne s'agit sûrement pas que d'une affaire de coupons de tissus.

La première chose à faire, c'est de prévenir notre protecteur de la situation de Sam. Malheureusement, son organisation du monde l'interdit. Notre relation est toujours à sens unique : c'est lui qui descend ici, qui téléphone en numéro caché. Interdit d'appeler au secours.

La fuite de Samira est une folie. Il faut absolument soigner sa blessure et éviter l'infection, sans compter qu'elle risque de se faire repérer. Dès qu'il va l'apprendre, Otto va me faire une scène. Il y a trois ans, quand mon protecteur m'a pris sous sa coupe, je savais bien qu'il avait raison. Dehors, c'était pire et cela serait toujours pire. Pas la peine de rêver à se mélanger avec les réguliers. Il suffit de s'aventurer une ou deux fois sur la dalle ou chez les Roms pour entrevoir que la vraie vie dans le monde réel ne serait en rien plus enviable pour moi que mon ordinaire actuel. Malgré tous ses trafics de chiens, Otto n'est pas si méchant.

Cela dit, depuis ma cave, le risque d'être vraiment capturé n'est pas évident à estimer. Bien sûr, dès que l'on se promène sur Internet, on peut vérifier l'obsession de la méthode systématique, du culte du résultat quantitatif et des indicateurs chiffrés. Mais







## Acte 1 : Agression

serais-je raflé tout de suite, là si je sortais ? Comment le savoir ? En tout cas, je n'ose même pas envisager de quitter Otto et son monde. Il sait très bien me maintenir sous sa coupe, avec ses balades où l'on tombe sur des rafles.

### 6h55

Le vrai jour s'est levé. On peut s'en rendre compte en observant, en haut de l'échelle, la trappe qui débouche sur le garage. Lumineux, le pourtour du trou se découpe dans le plafond, projetant des rayons de poussières fluorescentes dans le refuge. Dehors, la lune puis Saturne se sont couchés. Ici, il y a déjà bien trop de lumière pour imaginer la moindre étoile. Mon intérieur prend des allures de clair-obscur et ma migraine se maintient à sa flottaison habituelle : pas encore tout à fait insupportable, mais presque.

Toujours aucun signe de Samira et Bono. Je n'arrête pas d'arpenter mes trente mètres carrés. Avec le jour, les dangers sont décuplés dehors. La plaie de Sam, la fièvre de Sam, les chiens errants comme Gladiator avec ses dents et ses nerfs d'acier, mais avant tout la gangrène et les keufs. Ils doivent avoir repris leurs patrouilles et préparer de nouvelles rafles. Sam constitue la proie idéale dans un monde qui n'appartient qu'aux droidussang.

Du côté du village rom, les chiens sont redevenus sages. Ils doivent être retournés se réfugier sous les mobil-homes. Pas de danger que les patrouilles aillent les chercher là : les flics locaux ne vont pas semer la panique dans leurs petits trafics avec leurs apporteurs d'affaires. Un village comme ça doit bien être impliqué dans une vingtaine de combats de chiens par semaine. À dix ou vingt billets par pari et avec des dizaines de parieurs par match, on arrive vite à des sommes faciles à partager pour la plus grande satisfaction de chacun.





## Autopsie d'un sans-papiers

### 7h30

La cause de l'énerverment des molosses a dû quitter le voisinage. Ici aussi, Attila et ses deux copains semblent en sommeil profond. Rien d'anormal à flairer ou à localiser. Quelles qu'elles soient, les anomalies ont disparu de leur zone de surveillance. Au moins temporairement. Pourvu que Samira et Bono aient trouvé un refuge et de quoi se soigner.





## Soir du dix-huit avril : passés composés

### 21h10

Toute la journée, je me suis demandé comment retrouver la trace de Samira, sans arriver à surmonter la terreur qui m'interdit, depuis trois ans, la moindre sortie. De toute façon, je ne me voyais pas monter là-haut en plein jour et, la gueule enfarinée, interroger, au petit bonheur la chance, des réguliers : « Auriez-vous aperçu par hasard une jeune Africaine blessée, accompagnée d'une chimpanzée ? Je les cherche. Si jamais vous les croisez, faites-le-moi savoir, j'habite à quatre mètres de profondeur, sous le box là-bas. Au bout du parking de la cité, tout près de la saignée de l'autoroute. C'est important. Sa jambe est tellement infectée qu'elle est à l'article de la mort ».

En réalité, je n'ai fait qu'attendre Otto, qu'espérer Otto. Et Sam, aussi bien sûr. Malgré la migraine, je me suis tordu la cervelle dans tous les sens pour imaginer un moyen de la localiser ou d'avoir de ses nouvelles via l'Internet : j'y ai accès en très haut débit depuis que j'ai bricolé une connexion Wimax avec le téléphone donné par Samira il y a six semaines : ce même Smartphone polyvalent avec lequel je prends des notes et j'écris. Pendant des heures, j'ai zonné sur tous les fils locaux d'actualité, tous les blogs, évidemment sans aucun résultat. Que pourrais-je inventer d'autre ? Me mettre à la recherche d'une adresse mail ou Skype pour Otto ? Pas évident, d'autant que la toile est certainement





## Autopsie d'un sans-papiers

farci de flics et de mouchards. J'y vais très prudemment : je m'autorise à écouter des podcasts, à surfer anonymement dans la blogosphère. En revanche, bien que j'en aie techniquement la possibilité, je n'ose pas entrer en contact avec des réguliers. Il y a trois jours, j'ai pourtant bien failli me mettre à discuter avec des zombies sur un chat. J'étais surexcité, j'ai hésité longuement pour choisir un pseudo et, finalement, j'ai renoncé. Je ne suis pas mûr. Pas pour l'instant. Je n'ai pas envie de me faire peur avec des réguliers, ni même avec leurs avatars.

Finalement, j'ai passé la journée à me lamenter sur la disparition de Sam et à tuer le temps en bricolant avec mes chiens, mais le cœur n'y était pas. Il faut bien admettre qu'en temps ordinaire, ce boulot m'amuse et qu'il m'arrive de prendre mon pied. Quand on voit ce que l'on peut faire faire à ces engins ! Mais, là je ne pouvais pas sortir Sam de ma tête. J'avais envie de pleurer : je me sens tellement seul et tellement coupable de ne pas l'avoir protégée de la morsure d'Attila. Il arrive aussi que ces chiens m'angoissent. Je ne parle pas de Gladiator : certes, je suis bien placé pour savoir que cette bête du Gévaudan existe réellement, mais elle ne met en danger que ceux qui sont dehors. Je parle de ceux qui sont avec moi dans la nasse : il n'y a qu'à voir le comportement d'Attila hier matin. J'en ai encore la chair de poule : un coup de sang est vite arrivé.

Au fur et à mesure que les heures s'écoulaient, ma fébrilité monte et Otto n'arrive toujours pas. Si seulement je pouvais entrer en contact avec lui, il aurait sans doute une idée pour mettre la main sur Sam et la soigner. Je n'ai aucun moyen de savoir où il habite : il conserve une étanchéité totale entre sa vraie vie et son rôle de protecteur. Otto n'a pourtant rien à craindre de moi. De toute façon, je suis forcément d'accord pour être exploité. Il a raison quand il se vante d'être un nouveau Juste. C'est le système qui, en m'interdisant de vivre ma vie ici, en organisant la chasse à mes semblables, fait de moi un esclave. Celui d'Otto, certes, mais je n'ai rien à lui reprocher : tant qu'il est correct, il





## Acte 1 : Agression

vaut mieux qu'une reconduite au pays qui a assassiné mon oncle et obligé toute ma famille à fuir.

L'insupportable avec Otto, c'est l'infantilisation. Son attitude à propos de Sam et de notre relation est édifiante. D'autant que je ne peux pas ignorer que, si Sam est entrée dans la nasse, c'est qu'Otto l'a décidé, et même organisé. Un bon moyen de me maintenir sous sa coupe. Certainement, il avait planifié que l'on coucherait ensemble, que l'on ferait du sexe comme les animaux. Il n'avait cependant pas imaginé que l'on pourrait avoir de vrais sentiments, tomber amoureux comme des réguliers. C'est pour cela qu'il m'en veut de si bien m'entendre avec l'Ivoirienne, d'être insouciant pour reprendre son expression exacte. Être amoureux, c'est un luxe. Et le luxe, c'est interdit aux sanspaps.

### 23h15

Aucune nouvelle des fugitifs. Samira me manque de plus en plus. Allongé sur mon matelas je m'abandonne à la nostalgie de nos émotions partagées et à la contemplation de la voie lactée peinte au plafond. Je me remémore le jour où mon oncle Bakhtiar nous avait montré, à mon père et moi, que l'on pouvait discerner son reflet dans le lac du barrage. En retrouvant le visage de mon père Muhammad, des images de la rafle qui m'a projeté dans cette clandestinité resurgissent. La dernière fois où j'ai croisé son regard. Je m'aperçois d'ailleurs que mes souvenirs commencent à se brouiller ; pourtant trois ans, ce n'est pas si vieux. Je crois que je ne veux plus trop me souvenir du monde régulier.

Ce qui reste dans ma tête, c'est que les flics m'attendaient, ce vendredi-là, à la sortie du lycée. C'était le jour où nous avons fait un exposé pour raconter notre participation au projet de mini-robots. Nous étions deux élèves du bac pro maintenance des matériels agricoles à nous être débrouillés pour travailler l'année précédente avec ceux du BTS agroéquipements et nous avons réussi notre mission. Notre robot avait suivi la ligne et ramassé les balles comme il était exigé dans le cahier des charges





## Autopsie d'un sans-papiers

de l'association Planète-sciences. En juin, on avait gagné une visite à la Cité des sciences pour le concours RoboCité. On était tellement fiers !

Mon père et ma mère étaient certainement déjà suivis depuis plusieurs jours. La police avait sans doute appris qu'ils iraient exceptionnellement m'attendre ce jour-là à la sortie de l'internat. Mes parents voulaient fêter avec moi mes résultats scolaires ; les flics, eux, voulaient en profiter pour nous rafler ensemble tous les trois. Otto m'a expliqué qu'ils procédaient souvent ainsi, à la sortie des écoles, pour augmenter leur rentabilité. Au moment de passer le portail, j'ai eu une intuition ; j'ai rebroussé chemin et descendu quatre à quatre le grand escalier vers les sous-sols. Avec le recul, je pense que j'avais instinctivement repéré, à côté de celles de Muhammad et Bériwan, mon père et ma mère, les têtes des flics qui détonnaient parmi les lycéens et les quelques réguliers qui attendaient leur progéniture. J'ai filé par la porte arrière de la chaufferie miraculeusement ouverte, j'ai traversé la pièce et me suis faufilé par l'issue de secours qui remonte vers la rue des Templiers. Là, je me suis volatilisé sans demander mon reste.

Trois ans déjà. Ce mois d'octobre là, il fallait faire du chiffre. Un soir, Otto m'a expliqué la situation qu'il connaissait visiblement sur le bout des doigts : le ministère de l'Intérieur avait obtenu le remplacement des départs en retraite des fonctionnaires à condition de raccompagner à la frontière cinquante mille sans-papiers minimum dans l'année. Malheureusement, on en était loin. Il fallait rattraper le retard. Pour sa démonstration, Otto avait été chercher sur Internet les chiffres exacts de l'observatoire des politiques d'identité nationale : en extrapolant les données de fin avril, on n'aurait atteint, en fin d'année, que 42 147, soit 84 % d'efficacité seulement. Mon protecteur avait écrit ces chiffres sur le mur en face de mon établi : je ne les ai jamais effacés depuis. Si cela s'était confirmé, 16 % des 5 230 départs à la retraite n'auraient pas été remplacés entraînant la perte de 821 keufs.





## Acte 1 : Agression

En bref, il fallait expulser neuf sanspaps pour maintenir chaque poste. Donc, avait conclu Otto, notre interpellation à mes parents et moi aurait dû maintenir un tiers de poste de policier et mon évasion avait privé la police française d'un neuvième d'équivalent temps plein. Ainsi, je connais ma valeur : une poussière de quota. Chaque fois que mon regard se pose sur ce mur, j'ai un peu la nausée.

Après ma fuite, il y a eu ces semaines où j'ai zoné près du camp des Roms, sans oser les contacter. J'oscillais entre là et le centre ville. Je dormais où je pouvais, je mangeais ce que je trouvais. Il m'est même arrivé d'aller mendier à la soupe populaire au cochon, subtile invention des xénofs. Je me souviens de ce soir où j'y ai croisé Moussa, un type qui se forçait à boire du vin pour s'intégrer. Il le suçait, tellement il trouvait cela acide. Les premiers mois, m'a-t-il laborieusement expliqué dans un franglo-arabe improbable, le vin lui brûlait les articulations de la mâchoire. Moussa n'avait pas encore dix-neuf ans : à peine un an de plus que moi. Il était déterminé à jouer au bon régulier : s'obliger à boire de l'alcool, manger du porc... Ses parents avaient été raflés, mais il vivait la situation comme si c'était lui qui avait décidé de fuguer et non des flics qui l'avaient privé de son père et de sa mère. Je me souviens précisément de la discussion, ce soir-là, derrière la camionnette à soupe des xénofs : maintenant je peux faire la vie, disait-il, les filles, l'alcool, le snif. Ce gars avait l'air tellement certain que l'avenir qui l'attendait serait un pied permanent qu'il m'a un peu désarçonné. Dès qu'il a commencé à faire froid, je l'ai planté là pour aller me trouver un hall de Bancomat encore ouvrable pour finir la nuit.

### 23h45

Quand il ne fait pas chaud comme ça, et que l'on n'a pas picolé ou sniffé, on cogite. Même une poussière de quota, ça pense ! J'avais échoué dans un guichet automatique de la Banque Populaire. Pour m'installer du mieux possible, je m'étais trouvé des chutes d'emballage Bullpack en guise de couverture.





## Autopsie d'un sans-papiers

Bien sûr, les bulles crevaient les unes après les autres sous mon poids, surtout celles du rouleau censé isoler mes fesses du sol glacial. Je me rappelle très précisément avoir eu peur du froid : si le Bullpack tient chaud, c'est à cause de l'air emprisonné dans les bulles. Si elles crevaient toutes, le lendemain j'étais bon pour une bronchite. Juste en face de mes yeux, le reflet d'un écran publicitaire de Bancomat projetait un rectangle d'illusions animées sur la vitre de la porte : les spots bigarrés tournaient en boucle, rythmant mes insomnies : mes cogitations s'imprégnaient des fantômes présumés des ménagères de moins de cinquante ans. Un bon d'achat pour des parfums chez Subtilorama, de l'aquagym, un quatrième pneu gratuit, un week-end dans le Périgord, trois ans de Foot+ gratuit, une semaine en Sardaigne ou en Turquie. Qu'est-ce que l'on peut en gagner des voyages en Turquie ! Un coup de tirage au sort en fonction de mon numéro Amex et on gagne ! Bingo ! Huit jours/sept nuits à une journée de scooter de mon village pour un peshmerga. Une offre que n'importe quel régulier pouvait gagner. Et alors ? Une fois de retour là-bas ? Et de toute façon, je ne suis qu'un sanspaps. Et en plus si je suis là, c'est justement parce que nous avons décidé de quitter notre ville de la Lune, l'élevage et même le bidouillage des tracteurs.

En fait, moi, je n'avais rien décidé : j'avais suivi mes parents. Et ils m'avaient conduit là, mais pas plus loin. Je n'ai jamais eu de nouvelles d'eux après la rafle : ils n'étaient sûrement plus en France, ils s'étaient fait volatiliser. Impossible de se recontacter. Comme les sanspaps kurdes étaient le cœur de cible du ministre de l'Identité nationale, suite à une intox à propos de risques d'attentats, je n'ai pas vraiment essayé de maintenir le lien avec leur communauté.

Avec sa fugue à l'envers, Moussa avait trouvé une solution pas plus bête qu'une autre. Moi aussi, j'ai dû accepter que je n'avais plus besoin de parents, surtout pas de parents expulsés mains et lèvres scotchées. Même pas victimes d'un crime contre







## Acte 1 : Agression

l'humanité, même pas d'une solution finale, juste du bétail à quota. Entre pleurer sur son sort et se la raconter en jouant au caïd du village qui baise avec la fille du chef, nous, les poussières de quota, n'avons pas les moyens d'hésiter. Le drame de l'orphelin, la pulsion de courir le monde pour retomber en larmes dans les bras de son père ou de sa mère recroquevillés autour d'un vieux narguilé, tout cela, comme Moussa, je l'ai rayé. Au lieu de cultiver la mémoire et la filiation kurdes, je me suis incrusté dans le village rom. Avant de tomber dans les griffes d'Otto.

Quand j'ai rencontré les Roms, ils étaient très occupés par les combats de chiens. Ces scènes sont restées photographiées dans ma mémoire : je revois cet énorme dogue et le bas-rouge du père de Katia. Il les préparait aux combats sur le parking de la station d'épuration, au bout de l'ancienne route qui meurt dans l'étang. Ces chiens étaient si gros et si puissants qu'ils me rappelaient étrangement les kurdish kangals et leurs entraînements sur le terrain en contrebas de la ferme de mes parents à Mahabad. Tout cela me paraissait curieusement familier. Certains soirs, en les observant s'arc-bouter à tirer des contrepoids d'ascenseur pour s'entraîner, je me croyais revenu dans les faubourgs de ma ville de la Lune où ce sont souvent les Kangals que l'on échine à tirer les charrues : des images similaires des membres bandés à outrance pour faire glisser le poids du métal, muscles et tendons gonflant la peau à chaque articulation.

Avec le recyclage des métaux, les paris illicites constituaient une source de revenus indispensable à l'équilibre du système. Le village m'a adopté instantanément à cause de ma double compétence providentielle de fils d'agriculteurs déjà mécanisés, renforcée d'un indéniable niveau bac pro maintenance agro. Donner à manger à des véritables molosses d'une centaine de livres, changer le filtre d'une pompe à eau ou démonter une porte d'ascenseur pour en revendre les vérins au plus offrant, tout cela était le cœur de mes savoir-faire. Sans compter que, pour eux, ma situation de sans-papiers était un plus apprécié





## Autopsie d'un sans-papiers

dans mon CV. En parallèle, les choses de la vie avaient été très vite avec Katia. Son père m'a toujours appelé le gadjo, mais, au bout d'à peine quelques jours, il m'avait adopté et, avec sa fille, on tenait la caisse les vendredis soir, avant de s'envoyer en l'air sur la banquette arrière en cuir de sa vieille Safrane.

À l'époque, les Roms avaient de gros problèmes pour se procurer des chiens frais. On pratiquait déjà la stérilisation obligatoire et on commençait à parler de réserve pour les services de police. On trouvait encore des molosses en bonne santé pour deux cents billets, trois cents si on voulait son doberman non castré. Après, les prix s'envolaient à cinq cents si l'on en cherchait avec des cordes vocales en état. Le principal fournisseur des Roms n'était pas encore cette crapule d'Otto, mais il était en train de faire son arrivée. Avec l'euthanasie obligatoire, les éleveurs classiques étaient en passe de disparaître. Du jour où le décret sortit, il lui fallut à peine un mois pour prendre le monopole : ses incroyables molosses étaient la seule solution pour faire perdurer les combats si utiles à l'économie locale. À peine était-il arrivé dans le paysage qu'il m'avait repéré et fait des avances.

Katia et Otto étaient incompatibles. On ne pouvait pas être en relation avec les deux simultanément. Je l'ai découvert trop tard. Je n'ai d'ailleurs jamais consciemment choisi Otto, mais un jour ma copine m'a planté pour tenir la caisse avec un pur Rom du camp, non sans m'avoir balancé : « Installe-toi dès maintenant avec ton véto droidussang au lieu de te faire passer pour quelqu'un d'autre qu'un gadjo ». À vrai dire, le seul mal que j'avais fait à Katia, c'était de lui avoir annoncé tardivement qu'Otto me proposait un deal : me protéger des keufs en échange de coups de mains pour son chenil. Je crois qu'elle s'est sentie trahie parce que j'avais attendu une semaine pour lui en parler : « Je suis qui pour toi ? » et comme sa hantise était l'abandon, j'avais tout faux. Celui qu'elle appelait son père n'était que le dernier d'une longue lignée de parents adoptifs transitoires. Le syndrome de se faire plaquer, elle le connaissait bien.





## Acte 1 : Agression

Son père de l'époque m'a tabassé dès que j'ai essayé de m'approcher à nouveau d'elle et j'ai dû bien vite me résoudre à l'idée que mon aventure avec elle était définitivement close : dommage, Katia aurait pu être ma première histoire d'amour. À la place, rien d'autre que le sale goût du sexe mi-choisi mi-subi dans une apnée de préados trop vite pubères. Le plus étonnant, c'est que son vieux et ses copains du camp m'aient toléré quelques temps comme petit ami de Katia et comme assistant caissier. Par manque de candidats ? Ou parce que ma présence pouvait rassurer la clientèle de mes congénères sanspaps ? Et pour les avoir vécus de l'intérieur, je peux dire que ces soi-disant Roms ne sont pas plus tziganes que vous et moi. Peut-être même moins d'ailleurs. Ce qu'ils ont de typique, c'est juste de vivre dans des mobil-homes et de pester contre de prétendus gadjos. Mais ils convergent de la planète entière.

Otto, lui, est resté des décennies en arrière. Il les voit toujours comme les authentiques gens du voyage, romanichels avec leurs accordéons et leur folklore. Il s'y croit encore dans son vingtième siècle : souvent, il dérive sur son boulot de vétérinaire d'avant les interdits. Il me raconte par le menu son travail d'alors sur les chiens, les implants de puces RFID de localisation qui remplaçaient les premiers bracelets électroniques. Et les débuts de sa double compétence en électronique et robotique. Et qu'avant le monde était bien différent. Et les chiens d'antan, y a pas à dire.... Et ses grands trips sur l'euthanasie... Et la vente des produits et des cocktails lytiques... Il radote. Alors j'arrête de l'écouter. Je me mets à bidouiller dans mon coin ou à jouer à faire le con avec l'autre chimpanzée. Quelquefois, je me mets à faire comme si j'allais taquiner Samira. Ça l'énerve, il arrête ses discours et se tire, furieux.

### 00h00

Toujours pas la moindre nouvelle de Samira. Je l'imagine, roulée en boule dans son boubou jaune et rose, enlacée par Bono essayant de la réchauffer tant bien que mal, perdues toutes les





## Autopsie d'un sans-papiers

deux entre quotas et dénis. Je ne sais pourquoi, je suis pourchassé par une image où je la vois assise dans une poussette d'enfant, protégée par son burnous noir. Vers quelle aide es-tu partie au milieu de la nuit ? Elle n'est pas seulement blessée, elle est en danger de mort. Pour combattre mon impuissance, je vais me chercher un peu d'éther à sniffer. Un shoot ne soulagera pas Samira, mais j'espère qu'au moins il volatilisera mon mal de tête.

